

Prologue

Entre la plaine d'Alsace et la plaine du Bade-Wurtemberg serpente un ruban d'argent. Ce grand fleuve n'est qu'un ruisseau qui naît au massif du Gothard. Il se mue d'abord en un torrent tumultueux, pour s'assagir subitement après le passage des vertigineuses chutes de Schaffhausen. Apaisé, il aborde la fertile vallée entre Vosges et Forêt-Noire. Ensermé dans l'écrin de verdure du Ried, sa magnificence, la largeur démesurée de son lit, la puissance de son courant, mais aussi la paix et la sérénité de ses méandres, ne peuvent laisser personne insensible. Le Rhin est aujourd'hui plus que jamais le trait d'union entre la France et l'Allemagne.

C'est la Saint-Nicolas, fête patronale des bateliers. Le vingtième siècle n'a plus que trois semaines à vivre. Dans un dock du port de la capitale alsacienne, proche du musée de la navigation rhénane, un vieux remorqueur à vapeur, le *Pasteur*, est à quai. Installée dans son carré, Émilie a un sourire indéfinissable au bord des lèvres. Son regard fixe au loin un point précis sur la surface brillante du bassin. Soudain, la machine à remonter le temps se met en marche. Le plan d'eau se transforme en un océan. Le passé ressurgit. Elle se remémore le courage de ces *marins d'eau douce*, des bateliers du Rhin, plongés malgré eux dans le conflit mondial. À leur tête, Marcel, cet homme droit qui lui manque tant. Ne pourrait-elle le sentir encore une fois à ses côtés, ne serait-ce qu'un instant, une minute, une seconde ? Comme dans un film tourné à l'envers, elle revoit très clairement le déchaînement des événements à travers l'écran de cette eau couverte d'une fine pellicule d'écume... Ils étaient bien jeunes...

Son mari avait sur ses épaules de si lourdes responsabilités. Les angoisses de la navigation en mer, l'accumulation des soucis, la morgue de l'occupant, le délitement de leurs certitudes leur rendaient l'existence impossible. Leur aventure à bord d'un autre remorqueur, le *Strasbourg*, commençait...

La vieille dame octogénaire cherche au plus profond de sa mémoire. C'était il y a... Est-ce possible? Soixante ans déjà! Émilie se demande parfois si ces événements ont vraiment existé. Soudain, les souvenirs affluent...

Il était une fois, Marcel.

Réquisition

Depuis longtemps Marcel n'avait connu une pareille sensation d'angoisse. Le petit-bleu remis à l'instant par le télégraphiste l'informait de l'arrivée impromptue d'un officier allemand. Le mois de juillet 1940 débutait. Le *Gaudia* avait jeté l'ancre au milieu de l'estuaire de la Rance proche de Saint-Malo en Bretagne. C'est là qu'allait se jouer l'avenir des Bateliers et de leurs navires.

Marcel constata par le hublot qu'une ombre semblait s'emparer du paysage. Alors qu'il était à peine quinze heures, un énorme cumulus remplissait le ciel à une vitesse surprenante. La cabine occupée par l'ingénieur de la péniche automoteur était revêtue de bois d'acajou vieilli par un usage intensif. La poignée et les gonds cuivrés de la porte étaient oxydés par du vert-de-gris. L'espace étroit, pas plus d'un mètre de la couche à la minuscule tablette fixée à la paroi, ne laissait guère de place pour se mouvoir

Marcel, ingénieur de la Compagnie de Navigation Nationale Rhénane approchait de la trentaine. Il était plutôt bel homme, de taille et de corpulence moyenne, le regard franc, un crâne puissant au front haut. Son visage exprimait si peu ses sentiments qu'il était presque impossible de deviner la moindre de ses pensées ou son état d'esprit du moment. À y regarder de plus près, un rien de crispation de sa mâchoire pouvait révéler à un témoin attentif une colère sourde. Au contraire, une gaîté contenue se devinait au léger rapprochement de ses sourcils. Son humeur peu

changeante le rendait, en privé comme en public, d'un abord agréable. Ses relations professionnelles avec ses patrons ou ses subordonnés étaient sans ambiguïté. Doté d'un caractère entier, il restait toujours rigoureux dans le travail. Il accordait volontiers sa confiance, mais invariablement sur des bases claires. Marcel ne rechignait jamais à revêtir un bleu de travail pour montrer à un mécanicien comment réaliser une réparation difficile. Cet homme à l'attitude sévère se montrait en premier lieu exigeant avec lui-même.

L'imminence de cette visite n'empêchait pas l'ingénieur de réfléchir posément à l'importance capitale de cette rencontre incontournable. D'un pas lourd, l'ingénieur quitta la modeste cabine, traversa le carré pour gravir l'étroite échelle de meunier menant à la timonerie. Sur le point de sortir à l'air libre, il resta un moment la main posée sur la poignée de porte, le temps de rassembler ses forces pour affronter la réalité. Dehors, la température chuta de plusieurs degrés. De grosses gouttes éparses tombaient d'un bas plafond de nuages noirs et s'écrasaient sur le sol dans un bruit mat. À la faveur d'une déchirure de la masse nuageuse, un puissant rayon de soleil traversa un instant la campagne. Ébloui par ce passage sans transition de l'ombre à la lumière, l'ingénieur fronça les sourcils. Mais le phénomène fut éphémère. À l'ouest brillait encore un mince pan de soleil finissant, à l'est une nuit chargée d'éclairs se préparait.

- Eh ! Marcel, on te demande !

- J'arrive !

Kieffer, le capitaine du *Gaudia* ne s'était jamais adressé à son patron sur ce ton familier. L'ingénieur responsable de l'entretien des navires de la Compagnie avait toujours imposé par son charisme, une grande retenue à ses subalternes.

- Qui est-ce ? interrogea Marcel, comme s'il l'ignorait.

- Un officier du nom de Schwartz, un Boche, enfin un Allemand..., bafouilla Kieffer.

Le capitaine jeta à Marcel un regard oblique. Vingt fois, il avait essayé de créer des liens amicaux avec cet ingénieur au caractère déterminé, vingt fois il y avait renoncé, accablé par un sentiment de maladresse. En réalité, les deux hommes s'estimaient. Kieffer aurait eu parfois tendance à demander l'avis de Marcel avant de prendre une décision pour la conduite des bateaux. Mais ce dernier refusait toujours. La règle d'or de la navigation devait être respectée. Le capitaine est maître de son navire et l'ingénieur commande à terre. Chacun son travail. Chacun ses limites, et c'est très bien ainsi.

L'averse fut de courte durée, les gouttes d'eau s'espacèrent puis se tarirent. L'orage ne se décidait pas à éclater. La portière d'une automobile claqua. Marcel ne bougea pas. Des bandes d'ombre et de lumière zébraient la carrosserie parfaitement lustrée de la berline. L'officier s'avança d'un pas décidé vers le pied de la passerelle. Impressionnés par cet uniforme sombre flanqué d'épaulettes à croix gammées, les témoins s'éloignèrent sur la pointe des pieds. Marcel sentit un frisson lui parcourir le corps. La partie s'annonçait difficile.

- Bon, je vous laisse, lança Kieffer.

Le capitaine bredouilla ces quelques mots d'un air à la fois grave et abattu, comme s'il avouait une maladie contre laquelle toute révolte était vaine. Dans l'impossibilité de se dérober, Marcel rejoignit la berge, prenant dans un petit étui d'aluminium un cachou qu'il porta à sa bouche pour se donner une contenance. Pour affronter l'ennemi, il décida de s'installer dans son bureau, une cabane posée sur la berge au bord de l'estuaire de la Rance. Là, il sera sur son terrain pour mener l'entretien face au représentant de l'autorité

d'occupation. Mais comment garder un visage impassible avec cette dégringolade de douleur, cette appréhension, cette humiliation et ce bouillonnement dont l'amertume remontait jusqu'à ses lèvres.

Marcel comprenait le retrait embarrassé du capitaine. Mais le patron des bateliers n'avait pas le choix. Il assumerait sa tâche comme c'était son devoir. Il en avait vu d'autres, alors pourquoi se laisserait-il influencer par l'Allemand planté là devant lui ? Dans une tenue irréprochable, le jeune officier attendait. Le visiteur était grand, à l'allure sportive. La blondeur de ses cheveux, le bleu de ses yeux, son port de tête altier ajoutaient encore à sa prestance. L'Oberleutnant Schwartz montra un rien d'impatience, tapotant nerveusement de ses longs doigts son étui à cigarettes. Marcel le fixa. Malgré ce regard sans concession, l'Allemand se tint là, impeccable, sûr de lui. Avec une politesse obséquieuse il salua l'ingénieur. D'emblée, Marcel s'était adressé à l'intrus en dialecte alsacien. Il parlait pourtant parfaitement allemand. Mais pour rien au monde, il ne ferait le moindre effort pour faciliter la tâche de son interlocuteur. Tournant subitement les talons, le patron des bateliers entra dans le bureau. Résolument l'officier lui emboîta le pas et pénétra à sa suite dans le local.

- Je vous remercie de me recevoir, lança-t-il d'un ton ironique.

Comme si l'ingénieur avait le choix ! Cette pensée le remplît d'amertume. Il s'assit derrière sa table de travail sur laquelle gisaient quelques papiers et journaux épars. Il ne prit nullement la peine d'inviter son visiteur à s'installer sur l'unique chaise disponible. L'Allemand eut de nouveau dans les yeux cette étincelle qui inquiétait tant Marcel. D'autorité, l'officier prit place sur le siège laissé libre. Il entendait ainsi montrer qu'il n'attendrait pas d'y être invité. Souriant et raide, il toisa le patron des bateliers. Affectant l'indifférence, il prit une cigarette dans un étui de métal marqué de ses initiales. Marcel put apercevoir sur le couvercle brillant

l'inscription *HS* gravée en lettres gothiques. Avec une lenteur calculée, Schwartz craqua l'allumette. Elle s'enflamma dans une odeur de soufre. Un bref halo de lumière éclaira un instant son visage. D'un air satisfait, le visiteur expira un nuage de fumée. Marcel le reçut en pleine figure. L'ingénieur accusa le coup sans mot dire, il était décidé à ne pas battre en retraite. Il s'efforça de ne rien laisser paraître sur son visage malgré son accablement. Accablé de devoir subir l'insupportable, accablé d'être contraint d'accepter le destin. L'officier aurait été trop content de sa victoire. La cigarette qu'il tenait à la main gauche se consumait lentement entre ses doigts pâles, aux ongles soignés...

- Bien, dit-il. Vous avez sans doute une petite idée de la raison de ma venue ici.

Une petite idée ? Oui ! Marcel comprit bien que l'Allemand ne céderait pas d'un pouce, prêt à défendre âprement ses convictions...